

Tu as entendu comme il a bien parlé, l'Abbé !

Comme il a bien parlé de la chasteté du regard, dit-il en laissant traîner ses yeux sur la devanture érotique du Tabac-journaux !

Comme il a bien parlé de la pudeur et des modes, dit-elle, une fois assise, en tirant désespérément sur sa jupe, aussi courte que son décolleté est large !

Comme il a bien parlé de l'esprit de service, s'enthousiasme-t-il du fond de son fauteuil tandis que son épouse prépare, range et nettoie !

Comme il a bien parlé des ravages de la médisance, admet-elle, tout en s'appêtant à décocher une flèche de fiel dans le dos de la copine qui a dû quitter le café avant toutes les autres !

Certes, l'Abbé a bien parlé mais cela ne suffit pour que nous changions...Dieu, le premier, a parlé – Il a bien parlé, Lui aussi et « ouvertement et sans paraboles » comme Jésus le déclare dans l'Évangile de ce jour – Il a même infiniment mieux parlé que le plus saint et le plus fin des Abbés ; pourtant, cela ne suffit pas pour que nous changions. Il ne suffit pas d'entendre, de comprendre, de savoir le chemin de la sainteté pour nous décider à nous mettre en route ! Saint Jacques le sait pertinemment : « Ne vous contentez pas d'écouter la Parole mais mettez-la en pratique. Car si quelqu'un écoute la parole et ne la met pas en pratique, il est semblable à un homme qui regarde dans un miroir son visage naturel, et qui, après s'être regardé s'en va, et oublie aussitôt à quoi il ressemble. » L'écoute ne suffit pas.

Aussi, Socrate avait tort, qui affirmait que le mal est, avant tout, une ignorance – qu'il suffirait de renseigner les hommes sur le bien à faire pour qu'ils prennent la résolution de bien agir. La connaissance n'est pas tout : elle n'est qu'une partie du problème – de ce vaste problème qui se nomme le péché originel. Celui-ci, en effet, ne s'est pas seulement attaqué à notre intelligence qu'il a enténébrée (ce que nous combattons par la connaissance) : sa terrible balafre s'est prolongée jusqu'à la volonté qu'il a affaiblie (ce que nous combattons par la force et le courage) et jusqu'aux passions qu'il a déboussolées (ce que nous combattons par la mesure et l'harmonie).

Lorsque j'étais étudiant, il n'était pas rare d'entendre que c'est un grand devoir pour les chrétiens de se former et de former leur intelligence, tant il est vrai que la crise que nous traversons est, avant tout, une crise de foi – et donc également une crise de l'intelligence, qui ne peut plus adhérer car elle ne connaît même plus, ni la Révélation, ni l'Évangile, ni l'enseignement de l'Église. Toutefois, après quelques années, mon expérience sacerdotale me montre que cela ne suffit pas : en harmonie avec cet indispensable travail de formation, il est tout aussi nécessaire de remettre de la sagesse et de la mesure dans nos passions afin, par ce biais, de libérer notre volonté pour lui redonner force et courage.

Il n'y a pas de conversion possible, il n'y a pas de sainteté envisageable, il n'y a pas de salut accessible sans une volonté forte et résolue. Non qu'une volonté déterminée soit le seul ingrédient de la sainteté – il ne s'agit pas de faire du volontarisme ! Je ne vous dis pas de vous retrousser les manches jusqu'à vous en enrober les aisselles, ni de vous sanctifier à la force du poignet, jusqu'à vous en luxer les articulations, encore moins d'être chrétien en serrant les dents, à vous en fracasser les molaires. J'affirme, en revanche, qu'on ne peut être chrétien sans placer sa volonté dans l'élan de la Volonté de Dieu, sans être animé de ce désir fort et assuré de se mettre résolument – et entièrement – « en marche » (rassurez-vous : il n'y a aucun message politique !) sur le chemin du bien et de l'Évangile.

Bien souvent, c'est précisément cette volonté, ce désir qui nous manque le plus. J'en veux pour preuve notre attitude à l'égard du sacrement de confession : souvent, nous y allons, avant tout, pour soulager notre conscience du poids du péché qui nous mine et nous pèse – pour « remettre les compteurs à zéro », en perdant totalement de vue que la confession est toujours une conversion et que, loin de remettre les compteurs à zéro, elle a surtout pour but de remettre les compteurs à mille – de recharger nos batteries de grâce, de raviver notre pile de sainteté ! Tel est le drame : nous oublions que la confession est là non seulement pour nous absoudre mais surtout pour nous changer. Aussi, nous nous présentons avec un cœur tiède, une volonté bancal, désireuse pour moitié de changer, pour moitié de demeurer la même, convaincue pour une part que la voie de Dieu est la bonne, retenue, pour une autre part, dans l'idée que la voie du péché est également bien savoureuse. Lorsque nous les considérons ensuite à froid, nous sommes souvent déçus de nos propres confessions que nous jugeons, peu fécondes répétitives, voire hypocrites. Or, la cause se tient justement dans ce manque d'ardeur de notre élan, dans ce partage malsain d'une volonté tiraillée. Je ne dis pas, soyons précis, qu'il faut se présenter au confessionnal avec l'assurance - impossible et illusoire ! - que nous ne retomberons plus - mais il faut y entrer avec le désir, humble et intense, que Dieu, par la force et la vérité du sacrement, nous convertisse, nous change, selon un élan et une ascension qui n'aura jamais de fin !

« Voulez-vous ? » : c'est la question que la très sainte Vierge Marie a posée, il y a un siècle aux petits bergers de Fatima ; « voulez-vous ? » : c'est la question que l'on pose aux fiancés au jour de leur mariage. Non pas « est-ce que tu as un petit peu envie ? », « est-ce que ça te plairait, comme ça, dans l'absolu ? » - mais bien : « Voulez-vous ? » : d'une volonté forte, intégrale, résolue. C'est ainsi que l'on aime sur la terre. C'est ainsi que l'on aime Celui qui a créé cette terre, et qui a créé cet amour, et qui nous invite à changer. Il ne suffit pas de l'entendre, de le comprendre, de le savoir. Il faut nécessairement le vouloir de toute l'ardeur de notre cœur. Sans cela, rien ne se passera. Aussi, le voulez-vous ?